



Gérard Cartier

Le verbe être

Ensemble encore de Yves Bonnefoy
(*Le Mercure de France*, 2016)

Notre vie est scandée de loin en loin par des livres qui nous troublent au plus profond et façonnent, parfois à notre insu, notre sensibilité. Comme beaucoup, je me souviens de l'émotion qui a accompagné ma lecture *Du mouvement et de l'immobilité de Douve*, il y a plus de quarante ans : cette morte aimée confondue à la nature, poursuivie dans le recueillement et la cruauté (« ...des racines trouvent leur chemin dans son corps... »), ces images obsessionnelles, cette écriture presque classique (l'alexandrin !) mais unissant au souci formel une folie contenue, héritage de la grande geste surréaliste, tout m'avait touché.

À l'autre bout de sa vie, Yves Bonnefoy affronte dans cet ultime recueil sa propre mort, l'innommée, omniprésente – et l'évènement donne une étrange résonance à ces mots qui semblent monter du tombeau. Ainsi, dès l'ouverture :

C'est bizarre, je ne vous reconnais pas.
Tant il fait nuit je ne vois plus votre visage
En dépit dans vos yeux de cette lumière
De diverses couleurs si loin là-bas.
Je comprends que vous tous, vous n'êtes plus
Après de moi qu'une seule présence (...)

Tout le recueil baigne dans cette lumière crépusculaire. Yves Bonnefoy prend congé. Il suscite, sans les nommer, les ombres de ceux qui l'ont aidé à devenir lui-même, les écrivains dont les mots ont creusé en lui « *un gouffre, avec ces cris / De niveau en niveau à flanc de pierre* ». À ses proches, il lègue leurs propres dons, des lieux, quelques instants ramassés dans une image familière : un ciel, un feu, des eaux courantes, la cendre, ou bien une photographie – passeport magique pour le passé, seule manifestation du monde contemporain dans cet univers intemporel. Et au fond de lui-même, n'est-ce pas Douve qu'il retrouve tout à coup ?

La mémoire est ce puits. Alentour, l'été,
La garrigue est déserte. Je suis là,
Je lève le couvercle de fer rouillé
De l'eau d'un autre siècle, d'un autre ciel,
Je me penche c'est toi,
Le sourire de tant d'années dans cette nuit.

Lors de la disparition d'Yves Bonnefoy, on a écrit que sa poésie était de nature « philosophique ». Est-ce parce qu'on y lit les noms de Plotin, de Kierkegaard ? Parce que le monde y est réduit à quelques phénomènes élémentaires (vent, pierre, lumière, nuit, etc.) qui jouent comme des concepts métaphysiques ? Parce que la pensée y parle,

et souvent clairement ? C'est s'en tenir aux apparences. Si philosophie il y a, elle est d'une grande modestie, presque limitée aux déclinaisons du verbe *être* (il est vrai que la poésie, de nos jours, fuit les verbes d'action) et à une remarquable obstination à « croire / Qu'il y a sens à être » – et à vouloir le dire.

Dans sa simplicité (« *le vrai qui est le simple* »), sa foi en la beauté (« *Je crois, presque je sais / Que la beauté existe et signifie* »), sa constante déférence au sens, et aussi par sa sévérité, son caractère hiératique, parfois un peu maniéré (« *Et ces instants / ont beauté* »), l'écriture d'Yves Bonnefoy semble relever d'un autre siècle. Son dictionnaire est étroit, avec une prédilection pour le lexique baroque dont les couples antagonistes (nuit et lumière, présence et absence, etc.) forment une sorte de basse continue. Les images, souvent récurrentes (ainsi de cette représentation du corps : « *Barque qui touche au flanc d'une autre barque, / Deux corps glissant dans le temps qui n'est plus* »), cherchent moins l'éclat qu'une vérité intérieure. Dans les poèmes en vers, les moyens prosodiques sont eux-mêmes limités (peu de rejets, de ruptures de sens, etc.) – mais leur forme impeccable est fragilisée par une fêlure due à un usage particulier de la virgule, laquelle, à une époque où beaucoup de poètes l'ont bannie, se révèle un outil souple et riche en possibilités rythmiques (« *Sous une voûte, sombre, puis ce silence* »). Ce qui attachait encore Bonnefoy à son époque, c'était une certaine façon de sublimer les mots, de les placer au-dessus de la vie.

Une partie du recueil (*La Grande Ourse*, parue précédemment chez *Galilée* en 2015, et *Le pied nu*) est composée de dialogues à l'aveugle entre un homme et une femme, tous deux presque indistincts, à peine suggérés. Leur monde est douteux, la réalité n'est plus perçue que de loin, au moyen de sens à demi-infirmes, un toucher du pied ou de la main, une vision : c'est un lent tourbillon d'images, de couleurs et de voix, au milieu de quoi ils cherchent à vivre encore : un monde de signes. Un secret y est caché, qu'ils hameçonnent avec les mots, n'en retirant que quelques visions décousues, hasardeuses, troublées de bribes de souvenirs, presque obsessionnelles : un jardin herbeux, à l'aube ou au crépuscule ; un nuage rouge ; des enfants dans les arbres ; des mains qui se prennent. Rien n'a vraiment de sens ni de cohérence. Ces dialogues forment de courts exempla (on y voit furtivement paraître Adam et Ève, Eurydice...), elliptiques, dénués de toute leçon, illuminés de loin en loin par un éclat de folie (« *Pas une tortue ? Avec ces ailes ?* ») – le théâtre de poche d'un Beckett qui aurait bu le lait des Anciens puis sucé le sein des sorcières.

Perambulans in noctem, la dernière section, rassemble des proses écrites dans le souvenir d'un retour inopiné, 80 ans après, dans la maison des étés d'enfance. Y domine l'image du paradis perdu : « *Ils ont été chassés, ils ont erré tout le jour* ». Si la mort s'y mêle à l'enfance (c'est une porte basse donnant sur un arrière-jardin couvert de ronces, une main au fond d'un coffre abandonné qui prend la votre pour vous entraîner), l'inquiétude est à peine perceptible. Ces pages pleines de grâce ont parfois un ton d'émotion naïve qui m'a fait penser aux peintures nocturnes du Douanier Rousseau (*La charmeuse de serpents*). Rien n'y est stable ; les actions, comme dans le rêve, sont parfois incohérentes ; le sens, les images, les identités se modifient inexplicablement : « *des amas d'images privées de sens mais que ni mémoire ni volonté ne dissipent* » – ce qui résume assez bien l'univers du dernier Bonnefoy.